COMMENT

ON VA FETER NANSEN

A PARIS.

Fridjhof Nansen va bientôt être l'hôte des Parisiens. Et il convient tout de suite de déclarer que c'est la Société de géographie de Paris qui a pris l'initiative d'inviter l'illustre explorateur du pôle Nord à venir faire devant elle la relation de son long et mouvementé voyage d'exploration du pôle Nord. Certes, ce ne sera pas un mince attrait que d'entendre cet homme courageux, dont le monde entier, pendant trois ans, a guetté avec anxiété le retour, et que ceux-là mêmes qui avaient la plus ferme confiance dans la réussite de son exploration, désespéraient déjà de jamais revoir, exposer lui-même devant des Parisiens la relation et les résultats scientifiques de son voyage.

Quel va être le caractère de cette solennité ? L'auteur de ces lignes s'est renseigné au siège de la Société, boulevard Saint-Germain.

La réception solennelle de Nansen par la Société de géographie est fixée au vendredi 26 mars prochain, et aura lieu à huit heures et demie du soir, dans la grande salle des fêtes du Trocadéro C'est la première fois que la Société, pour recevoir un membre correspondant, fait choix de cette salle, et s'impose ainsi, bien que n'étant riche qu'en notoriété, de lourds sacrifices pécuniaires. On sait que l'an passé, le prince Henri d'Orléans fut reçu solennellement en Sorbonne.

Nansen arrivera le 25, à cinq heures du soir, à la gare du Nord et sera reçu par le président de la Société de géographie, MM. Bouquet de La Grye ; le prince Roland Bonaparte, le baron Hulot, secrétaire général actuel ; Munoir, Milne-Edwards, Grandidier, Gabriel Marcel, etc., membres du conseil de la Société, et par M. Charles Rabot, qui est l'ami et le traducteur de Nansen.

Il faut ajouter que l'explorateur sera accompagné de Mme Nansen, de sa sœur et de trois de ses compagnons de voyages et collaborateurs les plus dévoués. Son séjour à Paris sera de très courte durée. Nansen, lorsqu'au mois de novembre dernier, par l'intermédiaire du consul de France à Christiania, M Minault, il fut invité à aller à Paris par la Société de Géographie, qui venait de le féliciter chaleureusement, fit quelques difficultés. Tout en se félicitant de cette démarche qui l'honorait et tout en éprouvant du plaisir à faire connaissance avec les Parisiens, il craignait "qu'on se moquât de lui, à cause de son ignorance de la langue française". Cependant, il finit par accepter.

A la grande assemblée du Trocadéro, M. Nansen lira sa relation de voyage, traduite par M. Ch. Rabot. Il paraît qu'actuellement le célèbre explorateur se livre à un véritable exercice de mnémotechnie, en apprenant par cœur son discours. Il est certain que les cinq mille personnes qui se presseront au Trocadéro sauront gré au courageux savant, doué du reste d'une voix puissante, de ce travail qui doit lui paraître peut-être plus dangereux que son exploration au pôle Nord.

Le président de la Société lui répondra. Et on s'attend à la présence de M. Méline, président du conseil, qui, dit-on, va proposer Nansen pour la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Quant à la Société de géographie elle lui décernera la grande médaille d'or, qui fut donnée en 1881 à Nordenskjoild.

Nansen a également accepté d'assister au banquet qui lui sera offert le lendemain. A Londres, c'est le prince de Galles lui-même qui a présidé la réception à *Albert-Hall*. Comme on voit, la fête préparée en l'honneur du célèbre explorateur scandinave sera digne de lui. Pour finir, un détail ignoré : Nansen a une sœur résidant à Paris, depuis très longtemps comme professeur de piano.

C'EST LE PRINTEMPS.

II

Oui, cher monsieur Lecomte,
Franc poète inconnu,
Mais dont la Muse compte,
Le printemps est venu !

Tout au moins pour nous autres,
D'ici, qui rimaillons
Des vers, lorsque les vôtres,
A mi, sont les rayons.

Dans cette Créolie,
Où le ciel est plus pur
Que le ciel d'Ile ie
Lui-même, étant d'azur ;

Oh, selon le poète,
Les femmes et les fleurs,
Ces parfums de la fête,
Sont belles et sont sœurs ;

Où l'orange est la pomme
Que notre grand maman
Dut manger avec l'homme,
L'hiver est d'un moment.

Et cet hiver, mascade,
Bien qu'il ne soit ici
Jamais qu'une passade,
Est fini, Dieu merci.

C'est le printemps, Musette,
Le printemps parfumé,
Qui vient, qui fait risette
Ici qui veut être aimé.

Car si le printemps sème
Ses fleurs à chaque pas,
C'est bien pour que l'on s'aime
Tout le monde, n'est-ce pas !

Lorsque tout se ranime,
Rouvrit, se rajeunit,
C'est l'amour sans cime
Qui chante l'indit.

Tout homme et toute bête,
Au printemps revenu,
A son chant dans la tête,
Et sur un air connu.

Le moucheron dans l'herbe
Le chante à sa façon,
L'animal superbe,
Ou l'homme, a sa chanson.

Ève, la jeune Ève
De seize ou dix-sept ans,
Même de quinze, rêve
Et soupire au printemps.

Voudrait elle connaître
Pourquoi son cœur rêvant
Et désirant peut être,
Fait tic tac si souvent ?

Un cœur est chose drôle,
Et tous nous en avons
Un qui remplit son rôle,
Même quand nous rêvons.

Et il frère de l'âme,
Et savons-nous vraiment
Si le cœur de la femme
N'a qu'un compartiment ?

L'amour, ce mot suprême,
Ce mot tombé du ciel,
Est humain lui même,
Madame, au pluriel.

Qu'importe ! A ma fenêtre,
Un lézard humant l'air
Et joyeux de renaître,
Scintille sous du vert.

A propos, ô poète,
Ce petit animal
Serait-il une bête
Méchante et faisant mal ?

Est-il ami de l'homme,
Comme l'a prétendu
Pline l'Ancien à Rome,
Qui n'en fut pas mordu ?

C'est là tout un chapitre
Des plus intéressants,
Traité dans mon pupitre,
Au collège, à quinze ans.

Mais je dois reconnaître
Qu'étant *pince*, ce fut
Par le préfet le maître,
Le *pion* à l'affût.

J'en pleurai ! — Mais sa robe
Au soleil séchoit
Sa vivante émeraude
Et sa nuance aussi

Car lorsqu'il se soleille,
Heureux parmi les fleurs,
Le lézard à merveille
Nuance ses couleurs.

Mais alors il se nomme
Caméléon, — un nom
Disgracieux pour l'homme,
Mais pour le lézard non.

Un nime, quel qu'il puisse être,
Étant bon par hasard
Et par nature traître,
Ne vaut pas le lézard.

Mais, *Abeille* que j'aime,
C'est assez pour ce chant,
Et je vais au troisième
Trouvant rime en béchant.

Car ma bêche ou ma *pelle*,
En ce mois printannier
Sagement me rappelle
Que je suis jardinier,

Et que si je m'amuse
En de vains quiproquos,
A taquiner la Muse,
Adieu les haricots !.....

J. G.

LE GENERAL HUGO

Vainqueur de Fra Diavolo.

A propos de l'anniversaire de V. Hugo.

L'anniversaire de Victor Hugo, qu'on célébrait récemment au Théâtre-Français par une représentation de *Ruy-Blas*, remet en mémoire une bien curieuse anecdote à laquelle la reprise de la *Tosca*, annoncée pour ces jours-ci à la Renaissance, donne, d'ailleurs, une double saveur d'actualité. On sait que la *Tosca* rappelle un épisode de la vie de la reine Marie-Caroline de Naples, dans cette scène où la Reine organise une fête en l'honneur d'une victoire obtenue par les Autrichiens sur les Français, victoire dont la nouvelle est bientôt démentie : car la bataille, c'est Marengo, et les vainqueurs, ce sont les Français.

Ce souvenir est lié à la lutte, aux incidents si pittoresques qu'eut à soutenir Marie Coroline pour conserver et, plus tard, pour tenter de reprendre ce royaume de Naples destiné à se transformer en une république éphémère pour passer successivement aux mains de Joseph Bonaparte et de Murat.

Rien de plus étrange ni de plus imprévu que ce chapitre d'histoire moderne où la moindre scène offre l'attrait du roman ou de la comédie, quand ce n'est pas du drame. Pour ne citer qu'un exemple entre mille, ne voyons-nous pas des brigands, oui, d'anciens brigands comme de Cesare, Boccheciampe, Corbara et Colonna parcourir toute la Pouille à la tête de bandes armées et faire le coup de feu—quelquefois avec bonheur—au nom du roi légitime de Naples. Ferdinand, alors réfugié à Palerme avec la reine Marie-Caroline ?

On raconte même qu'une des filles de la Reine, la princesse Marie-Amélie—plus tard reine des Français—avait brodé un drapeau destiné à être offert à un des défenseurs de la cause bourbonienne à Naples, et que par suite d'un concours de circonstances tout à fait imprévu ce drapeau fut remis en hommage à Fra Diavolo. Le brigand de l'opéra comique d'Auber ? Absolument.

Mais il y a mieux. Savez-vous par qui Fra Diavolo, combattant au nom du roi Ferdinand contre les forces de Joseph Bonaparte, fut vaincu ? Par le général Léopold Hugo, père du poète. Le fait mérite d'être conté.

C'était au lendemain de la naissance de Victor Hugo. Le général, venu à Besançon à cette occasion, était reparti quelques jours après pour rejoindre son régiment à Marseille où il se retrouva bientôt en famille : le petit Victor ayant été jugé transportable. Mais à cette époque, la vie du soldat, c'était la vie d'aventures. Le général Hugo dut partir bientôt pour la Corse. De là il fut envoyé à l'île d'Elbe, puis à Gênes d'où il devait regagner l'armée d'Italie. La famille, qui avait suivi le général dans ces divers déplacements, résolut de rentrer à Paris. Aussi bien, le général Hugo, à l'ordre bref qu'il avait reçu, avait-il compris qu'on allait se mettre en campagne sans coup férir.

Il voyait juste. Masséna l'employa aussitôt son arrivée. Mais le général Hugo n'avait qu'une idée : servir sous les ordres de son ancien chef, Joseph Bonaparte, roi de Naples. Ce vœu fut réalisé. Le général Hugo reçut en effet, à quelque temps de là, du comte Mathieu Dumas, ministre de la guerre du Roi, une invitation à passer dans l'armée de Naples. "Le Roi, lui écrivait le comte Mathieu Dumas, a des vues particulières sur vous et veut vous donner très incessamment des preuves de sa confiance et de son estime."

La lettre disait vrai. Joseph Bonaparte allait charger le général Hugo de prendre Fra Diavolo.

***

Fra Diavolo s'appelait en réalité Michel Pezza. Ferdinand IV avait accepté ses services pour chasser l'étranger, et après ses premiers exploits l'avait fait duc de Cassano. Ancien bandit, il régnait par l'audace et la terreur, profitant de la légende qui s'était formée autour de son nom pour s'aventurer dans les actes les plus hardis. On l'avait surnommé Fra Diavolo en raison de la surprenante habileté avec laquelle il déjouait les poursuites. Il devint l'"insaisissable".

Le général Hugo put s'en convaincre lui-même. Filé, traqué, poursuivi, Fra Diavolo fit des prodiges, disparaissant au moment où l'on croyait le mieux tenir. Il avait, il est vrai, la montagne pour lui et pour ses hommes, car il disposait de quelques centaines de compagnons qui, à eux seuls, par leur hardiesse et leur connaissance des lieux, valaient tout un régiment.

Un jour, la colonne du général Hugo le serra de si près qu'elle crut la capture faite. Les espions s'étaient distingués d'ailleurs de façon particulière. Mais quand on fut sur le point de saisir le bandit, on ne trouva personne.

Tous avaient cru le voir. Personne ne l'avait vu. Quatre espions jurèrent qu'ils lui avaient parlé. Mais à leur description, on s'aperçut qu'ils avaient eu affaire chacun à un Fra Diavolo différent. Où était le vrai ? On résolut d'envelopper les forces diverses du bandit et de les pousser dans un endroit où il ne leur resterait plus qu'à livrer bataille. Ce fut une boucherie. Mais Fra Diavolo réussit à s'échapper, et avec lui cent cinquante hommes.

La chasse reprit de plus belle. Michel Pezza se jeta dans le Bénévent. Le temps se gâta, il y eut un orage terrible, dont les bandits surent profiter pour gagner sur les poursuivants une avance de vingt-quatre heures. Mais le général Hugo ne se découragea pas.

Aussitôt qu'il vit les routes redevenues praticables, il lança ses troupes à fond de train à la poursuite des fuyards. En route, une indication sûre révéla la retraite choisie par Fra Diavolo. Le bandit s'était campé avec ses hommes à Athella. Les troupes du général Hugo s'y rendirent. A leur arrivée, Fra Diavolo s'échappa encore. Mais il n'était pas plutôt en route qu'il aperçut au loin un régiment de cavalerie légère. Il ne pouvait pas revenir sur ses pas, traqué comme il l'était par le général Hugo. Alors il eut recours à un stratagème.

Il se fit arrêter par une vingtaine de ses hommes, costumés pour la circonstance en gardes nationaux revenant d'une campagne, car les uniformes étaient quelque peu fantaisistes. On lui attacha les mains, on lui jeta de la poussière au visage et on l'entraîna dans la direction de Naples. Quand la bande passa devant le régiment, elle fut interrogée. Qui était donc ce prisonnier qu'on insultait et qu'on maltraitait si fort ?

—Fra Diavolo ! firent les soi-disants gardes nationaux.

—Bah ? Donnez-le nous !

—Jamais de la vie ! Et la prime de six mille ducats, où la mettez-vous ?

C'était vrai. La tête de Fra Diavolo valait de l'argent. Et on la laissa passer.

Mais la ruse éclata bientôt. On avait été encore joué ! Le général Hugo, furieux, résolut d'en finir. Il réussit à rejoindre le bandit dans les environs de Castellamare et lui donna une chasse terrible. Fra Diavolo perdit presque tous ses hommes et fut même blessé.

Il réussit cependant à s'échapper encore. Mais c'était la fin. Privé de ses fidèles, exténué, blessé, il sentait qu'il marchait à l'abîme,—d'autant plus que sa tête valait toujours la forte somme. Il fut recueilli par un berger, puis volé et presque assommé par des brigands qui le laissèrent à demi-mort dans la neige. Un soir, mourant de faim, il se traîna jusqu'à un village où il espérait trouver une âme charitable qui lui donnât un morceau de pain sans lui demander son nom.

Mais ses blessures le trahirent. Recueilli chez un apothicaire, il fut dénoncé par la servante qui, sans savoir son véritable nom, eut des doutes. Elle alla prévenir la police. On lui demanda ses papiers. Il n'en avait pas. On le conduisit à Salerne.

Le bandit espérait encore qu'on ne le reconnaîtrait pas. Ce fut un sapeur du général Hugo qui révéla son nom.

—Mais, s'écria-t-il, c'est le duc de Cassano !

—Comment, le duc de Cassano !

—Mais oui ! Fra Diavolo !

Le sapeur avait vu Fra Diavolo, à Naples, du temps où il était colonel. Le duc de Cassano perdait Michel Pezza.

Le général Hugo demanda à Joseph Bonaparte de traiter Fra Diavolo en prisonnier de guerre.

—Faites juger le duc de Cassano, dit-il, et non Michel Pezza.

—Je ferai juger Fra Diavolo, se contenta de répondre Joseph Bonaparte.

Et Fra Diavolo fut jugé comme bandit, c'est-à-dire comme assassin, et condamné à la peine de mort.

Le général Hugo alla le voir dans sa prison.

Mondanités.

Le froid nous a dit son dernier mot. Les toilettes d'hiver se montrent encore, mais en réalité elles n'intéressent plus : nous sommes décidément dans une période d'étoffe à traverser, à en juger par tous les contre-sens que les toilettes nous font apercevoir. Mais la coquetterie, bien entendue, est de toutes les saisons et les femmes de goût n'ont pas à craindre ses écueils.

Au reste, dans peu de temps la saison sera bien déterminée et les élégantes descendront des hauteurs où la science et le génie les ont transportées, au cours de ce carême, où tant d'hommes éminents se sont fait entendre, non seulement dans les églises, mais aussi au *Winter School*, qui était devenu le lieu où l'on rencontrait le plus de monde, et elles vont s'occuper d'inspirations beaucoup moins grandioses sans doute, mais encore très poétiques, puisqu'il s'agira du soin de les embellir.

Les temps sont changés, où les femmes étaient toujours prêtes à suivre les caprices de la mode, et poussaient le fanatisme jusqu'à sacrifier leurs avantages personnels à cette toute puissante souveraine.

Nous sommes désormais à l'abri d'aussi graves reproches ; il y a tant de variété dans les toilettes qu'il n'est sorte d'innovation qui ne soit bien accueillie, et les femmes adoptent seules les toilettes qui leur plaisent et qui s'accordent avec le caractère de leur type personnel.

Après la mi-Carême on ne danse réellement plus, et les passe-temps du moment dans le monde aristocratique sont d'abord les parties de cartes qui sont en grande faveur, et les dîners d'apparat et lunchs, puis les soirées dramatiques auxquelles se mêlent les concerts.

Il sera bientôt question des courses de printemps qui sont le véritable terrain où se décident les questions d'élégance. On n'y va guère qu'en voiture, ce qui permet à toutes les fantaisies de prendre un essor sans obstacles, et ce plaisir qui est de tous les âges est un des plus appréciés chez nous.

Mlle Annie Coleman part pour Memphis et Vicksburg, où elle restera plusieurs mois.

Mardi dernier, dîner superbe chez M. et Mme H Preston.

Le Club des Quarante a tenu sa réunion samedi chez Mme Stanton. L'organiste du jour était Mme Allison.

Rappelons que c'est aujourd'hui, à 1 heure, qu'aura lieu chez Mme Eusèbe Bouny une partie de Progressive Euchre, au profit de la Société de Notre Dame de Prompt Secours. l'une des œuvres les plus intéressantes et humanitaires, et qui vient en aide à un grand nombre de familles indigentes.

Nous aimons à constater que ces réunions ont été un grand succès, ce dont les organisatrices sont bien heureuses, et leur reconnaissance est acquise à tous ceux qui les y ont si noblement et généreusement aidées. Le public a prêté son concours avec une sollicitude d'autant plus vive qu'elle était doublée par l'attrait du plaisir. Il faut lui en savoir gré.

Le plaisir est un des grands auxiliaires de la charité et par lui bien des larmes sont séchées, aussi l'on ne peut que féliciter celles qui patronent ces fêtes charmantes qui ont le bénéfice d'une bonne action.

Mercredi, réception des plus brillantes chez Mme Newton Beckner.

Mercredi, réunion du Whist Club chez Mme Preston.

C'est toujours un bal splendide que celui du Purim, et celui qui a eu lieu mercredi n'a été inférieur à aucun de ses devanciers. On ne peut voir un plus beau coup d'œil que celui que présentait l'immense salle Athénéum comblée de fleurs, éclatante de lumières et remplie par une foule travestie qui offrait l'aspect le plus animé et le plus brillant.

L'ornementation du club était magnifique, les costumes ravissants, l'orchestre excellent, aussi, les jeunes gens ont dansé jusqu'à une heure très avancée aux accords de ses entraînantes mélodies. Le tableau au centre duquel figuraient le "Roi Assuérus", M. Alfred Hiller, et Mademoiselle Julia Meyer, qui représentait la reine "Esther", a été applaudi d'enthousiasme. Ils étaient vêtus de costumes d'une richesse incomparable. Autour d'eux étaient groupés Mlles Stella Keiffer, Sarah Marks, Blanche Kern, Ida Kaufman, Julia Bloch, Pauline Freyhan, Tessie Abraham, Jeanette Freyhan, Gertrude Kern, Miriam Newman, H. Kahn et MM. Norman Mayer, A. Weschenheim, Fred. Kaufman, Sam Blum, Sam Weis, Karl Keiffer, Ed. Dinkelspiel et Sol. Kahn. Le comité de réception était composé de MM Dan. A. Rose, A. Heidenheim, G. Aronson, Ed. Cahn, C. Schaefer, J. Wolff, A. Aschaffenbury, S. Weis, L. H Weil, P Moses, Sidney March, E. Guttman, P Moses.

La partie de "Progressive Euchre," organisée dans un but charitable par Mme James Mitchenberger, avait amené dimanche dernier une foule considérable dans ses élégants salons de l'avenue Esplanade, qui présentaient un aspect fort animé. Mme Mitchenberger avait tout mis en œuvre pour assurer un gros succès à l'œuvre, et c'est avec une vive satisfaction que les personnes qui ont si généreusement répondu à son appel, et aussi celles qui sont venues jouir de cette fête brillante, apprendront que la recette a dépassé les meilleures prévisions. Des nouvelles très encourageantes ont été reçues de la petite protégée de Mme Mitchenberger, qui vient de subir à Philadelphie une opération qui promet la guérison complète de l'intéressante enfant. Grâce aux soins éclairés que lui donne le Dr Laplace, il est à peu près certain que dans peu de temps elle nous reviendra pleine de santé, et aussi de reconnaissance pour ses bienfaitrices.

Lundi et mardi auront lieu les concerts Bethel qui attirent toujours une foule immense.

Le colonel et Mme J. W. Barnett sont partis mercredi pour Washington, D. C, où ils feront un court séjour, puis visiteront successivement New York, Baltimore et Chicago.

Samedi soir, partie de Progressive Euchre des plus intéressantes donnée par M. et Mme Bernoe, dans leurs beaux salons de la rue Bourbon.

Lundi, un très beau lunch a été donné à l'Hôtel Grunewald, par Mme Louis Grunewald en l'honneur de Mme Burke et de Mlle Gressmann.

Mercredi, réception charmante chez Mme H. Fletcher, qui recevait, assistée de Mmes Delos Mellen, Lewis Stanton, Jennie Nixon, Wm O'Donnell, Henry Sloan, Wm Thompson, Jos. Jefferson Jr, M. E. M. Davis, John Fickler et B. Kidder. Les rafraîchissements étaient servis par Mlles Jeanne et Madge Roman, Nannie Grant, Kitty Eustis, Marion et Robie Giffen, Nina Buland, Rosalie Nixon, Pearl Davis et Ivy Fletcher Parmi les assistantes: Mmes D. A. Chaffraix, Edgard Bright, Percy Roberts, Charles Fenner, Henry Preston, Abe Brittin, Gilbert Green, Gayle Aiken, Alice Yuille, Fernand May, Miles Cavellanos, Gasquet, Miles, Fenner, Mehle, Mmes Edouard May, Delos Mellen ; MM. Henry Sloan, F. Leovy, Clareance Low, Fred Myles, George d'Aegiade, John Hanson, Baron Von Myseenberg et autres ; Mmes Sidney White, Leon Gibert, James Bradford, Mlle Carletta Smith, Hettie Buckner, Henry Conner, le Capt. et Mme Allison, Mlle Helen Rogers, Mlle Nobles, M. et Mme Francis Wilson, Mme Lamar Quintero, Mlles Virginia Grant, Varelli Jaunet, Mme M. D. Wallace, Mlle Cottreaux, MM. Sargent Prentiss, James Nixon, Charles Cassels, James H. Kidder, St-John, Mme King, M. Dave McKittredge, Prof et Mme Woodward, Mlle Fio Field et autres. Au cours de la réunion on a fait de la musique. Les interprètes étaient : Mme Delos Mellen, exquise de charme et de finesse et Mlle Wolf qui a captivé l'auditoire. Les décorations originales autant que jolies,—genre japonais—ont fait l'admiration de tous.

M. Charles Semmes a passé quelques jours à la Passe Christian, la semaine dernière.

Lundi, dans les beaux salons superbement décorés, de Mme Pinckney Smith, une réception brillante était donnée par le Era Club, en l'honneur de Mlle Ella Harrison, de Missouri, et de Mme Mary C. Bradford, de Denver. Mme Smith faisait les honneurs avec sa grâce habituelle, assistée de Mme Van Horn, Mme James Ferguson, Mme Reuben Bush, Mlle M. Nobles, E. T. Merrick, Mme Bradford, Mlle Huberwald, Mme Ordway. De délicieux rafraîchissements étaient servis dans la salle à manger par Mlles Corinne Tabault, May Nobles, Dora Batte, Emma Keiffer, Eva Parker. Le programme composé avec beaucoup de goût comportait divers morceaux de musique instrumentale et de chant, et l'élégante assistance n'a point ménagé ses applaudissements à Mlle Florence Huberwald, Mlle Anita Socola, Mlle Jenkins et Mlle Elvira Adams qui étaient les interprètes. Au nombre des assistants : Mme V. F. de Trava-Carter, Mme Florence Tomphins, Mme McKee, Mme Rose Young, Mme A. Givens, Mme Belle Perkins, Mme William Hardie, Mme Charles Miltenberger, Mlles Peyton, Marquez, M. Reynes, A. Norbs, Roddis, Barclay, Emma Gillet, Frances McKee, MM. Willis J. Carter le Rév. Jon F Foster.

Samedi a été célébré à l'église St-Augustin le mariage de M. Richard Ducros avec Mlle Lucie Lafferranderie.

C'est au son de la marche du Prophète, exécutée sur l'orgue, que la mariée a traversé la nef au bras de son père M. J. M. Lafferranderie et a rejoint à l'autel M. Richard Ducros, qui s'y trouvait avec son beau-frère M. Raoul Ducros Jr. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par le Rév. Père Joseph Subileau, qui prononça une remarquable allocution. La mariée portait une toilette d'une grande richesse composée de satin duchesse, de dentelle de prix et de fleurs d'oranger. Une petite touffe de fleurs d'oranger, très mignonne, qui s'harmonisait à merveille avec ses cheveux foncés, semblait rattacher le long voile de tulle qui retombait en plis gracieux sur la jupe. Le bouquet qu'elle tenait à la main était composé de roses, de lys de la vallée et de fougères. La fille d'honneur, Mlle Blanche Lafferranderie, portait une toilette d'organdi sur soie. Son bouquet était de roses jaunes reliées par un nœud de ruban de satin jaune.

Par suite d'un deuil récent dans la famille, il n'y a pas eu de réception. M. et Mme Ducros ont reçu de nombreux et superbes présents.

Le Gén. F. F. Myles est de retour depuis plusieurs jours, de Lafayette, Lne.

Mme J. W. Castles est actuellement à Covington.

Très intéressante réunion, jeudi soir, chez M et Mme Wm Dickson.

Mlle Linda Miles est de retour de la campagne où elle était allée passer quelques jours avec son père, le général Miles.

Mlle Pearl Wight avait convié hier ses jeunes amies à une charmante réception qui a eu lieu de 4 à 6 heures.

Mlle Maude Babin est partie pour le Colorado.

Mme Joe A. Hincks et les demoiselles Hincks passeront l'été à Covington.

Vendredi, très beau lunch chez Mme Abe Brittin.

La classe de couture se réunira lundi chez Mme George J. Whitney.

M. J. Austin Adams a été, la semaine dernière, l'hôte de M. et Mme Wm J. Behan à Alhambra, leur superbe habitation à White Castle, Lne.

C'est le schah de Perse qui, de tous les souverains du monde possède le plus riche trésor, à en juger par l'inventaire suivant :

Dans un caveau souterrain de son palais sont déposés pour plus de 300 millions d'objets d'orfèvrerie. C'est d'abord la vieille couronne des rois de Perse, dont la forme est celle d'un pot de fleurs, et qui est surmontée d'un rubis non taillé, de la grosseur d'un œuf de poule ; puis une aigrette qui fait partie également des insignes royaux et dont les diamants ne pèsent pas moins de neuf kilos ; des lames de sabre d'un travail superbe et enrichies de bijoux, d'une valeur approximative de 8 millions. Un vase d'argent, renfermant cent émeraudes qui n'ont leurs pareilles, dans le monde entier, ni en grandeur ni en beauté. Sur l'une d'elles, de la grosseur d'une noix, sont gravés tous les noms des souverains de la Perse. Des perles, des diamants, des rubis, des saphirs, des topazes complètent ce trésor, auquel il ne faut pas oublier d'ajouter un cube d'ambre jaune, d'environ 40 centimètres, tombé, dit-on, du ciel au temps de Mahomet, et qui assure à son possesseur la force et l'invulnérabilité.

Mlle Wilmina Armstrong, arrivée vendredi de New York, sera, durant son séjour à la Nouvelle Orléans, l'hôte de Mme T. G Richardson.

Lundi, Whist, suivi d'un beau lunch chez Mme Gilbert Grace.

Le mariage de M. Justo Fontaine avec Mlle Elisa Geneviève Louque, a été célébré, lundi, à 6 heures, à l'église Ste-Anne.

La classe allemande, dirigée par Mme O'Donnell et composée d'un petit groupe d'élite, est une des plus intéressantes qui soient. Au cours de ces réunions on fait de la musique et le compositeur du morceau exécuté devient le sujet de l'entretien qui suit. Jeudi, l'imposante musique de Gluck, si bien interprétée par le talent élevé d'une musicienne telle que Mme O'Donnell a soulevé un enthousiasme facile à comprendre. Gluck, on le sait, opéra une révolution musicale en France. C'est au commencement de 1774 que l'on entendit à Paris sa première œuvre, *Iphigénie en Aulide*. Dès lors tout Paris fut ému ; on ne pensa plus, on ne rêva plus qu'à la musique. Les hommes les plus distingués prenaient dit-on parti pour ou contre Gluck.

Mme Frank Michie est partie pour la Virginie, après avoir fait un long séjour chez Mme J. W. Coleman.

Samedi, réunion du "Whist Club" chez Mme Soria. Un tournoi qui se poursuit en ce moment excite le plus vif intérêt, et passionne les joueuses, mais il va sans dire que s'il y a des ambitions, du moins jamais hostilité n'est été conduite avec plus d'aimables sourires. Le club est composé de personnes expertes dans l'art de ce jeu si captivant.

Les membres du tournoi sont : Mme Lyons et Mme L. Jurey, Mme Vincent et Mme Jurey, Mme Green et Mme Chaffraix, Mlle Miles et Mlle Gasquet, Mme Ledoux et Mme O'Donnell, Mme Berry et Mme Soria, Mme Miller et Mme de Roulède, Mme W. C. C. Claiborne et Mme McElroy, Mme Brittin et Mme Prince, Mme Preston et Mlle Samuel, Mme Sanderson et Mme Dickson.

Jeudi, réception charmante chez Mme Ed. Richardson.

Le même jour, très intéressante partie de "whist" chez Mme Jurey.

Le Baron et la Baronne de Ketteler, de Mexico, sont arrivés récemment à la Nouvelle-Orléans.

Les fiançailles d'une de nos plus charmantes jeunes filles, Mlle Victoria Merrilled et de M. Thomas Hugh Jones, d'Auburn, Alabama, sont officiellement annoncées. M. Jones, qui est un chimiste de grand talent, a, depuis plusieurs années, fixé sa résidence en Louisiane.

M. S. Henderson, Jr., est parti pour New York.

M. et Mme John A. Leitz, de Evansville, Ind., sont partis pour Memphis, Tenn., après un très agréable séjour à la Nouvelle-Orléans.

Le mariage de M. Léon Bernel avec Mlle Laura Nolan sera célébré au mois d'avril.

M. et Mme Frank Roder ont recommencé fait un court séjour à la Passe Christian.

M. H. J. Sanders, arrivé lundi du Tchoc, est descendu à l'hôtel Pickwick.

Mme E. I. Wheeler, de Chicago, est arrivée dans notre ville, où elle restera quelques jours

Jendi, de 4 à 5 heures 30, une charmante réception a été donnée au Woman's Club en l'honneur de Mlle Georgia Cayvan.

Le mariage de M. George Nott et de Mlle Imogène Penn sera célébré durant le mois d'avril.

BLANCHE.

Voir la suite des Mondanités à la 7me page.

SANTUZZA.

D'après la pièce "Cavaleria Rusticana" de G. Verga.

DRAME LYRIQUE

EN

ANGLAIS

EN UN ACTE,

PAR A. CARRANO.

ADAPTÉ, EN FRANÇAIS

PAR MAURICE LECOMTE.

MUSIQUE DE M. M.

MME M..... ET A. CARRANO.

ARGUMENT.

Turriddu Macca, un jeune Sicilien, avant de quitter le pays natal, pour aller faire son service militaire, a, pour promise, une jeune fille du nom de Lola, jolie, mais légère et coquette. Pendant l'absence de Turriddu, Lola épouse Alfio, un conducteur de diligence. A son retour, Turriddu cherche une consolation dans l'amour de Santuzza, une pauvre paysanne.

Lola, jalouse de sa nouvelle rivale, réussit à conquérir de nouveau le cœur de Turriddu, qui se fatigue de Santuzza et refuse de l'épouser. Santuzza, au désespoir, ouvre les yeux d'Alfio, le mari de l'infidèle Lola. Alfio rencontre son rival, sur la place publique, comme celui ci sortait de l'église et venait d'assister à l'office de Pâques. Aussitôt il lui demande satisfaction. Turriddu saisit Alfio et, en l'embrassant, lui mord le bout de l'oreille droite, ce qui suivant la coutume sicilienne, signifie : provocation à une lutte à mort. Dans cette lutte, Turriddu tombe mortellement frappé par Alfio.

Lieu de l'action : — Un village en Sicile.

Durée de l'action : — Une matinée de Pâques.

L'action principale de cette histoire réellement vraie eut lieu au village de Raccaja (Sicile), un matin de Pâques, 1880.

Ce drame se passe dans le court espace de trois heures ; de neuf heures, moment où Santuzza apparaît sur la place, à midi, moment, où Turriddu meurt frappé par Alfio.

PERSONNAGES.

SANTUZZA.
LOLA (*femme d'Alfio*).
NUNZIA (*mère de Turriddu*).
TANTE PHILOMENA.
VOISINE CAMILLA (*femme de Brasi*).
PEPPUZZA.
TURRIDDU MACCA.
VOISIN ALFIO.
ONCLE BRASI (*patron d'écuries*).
PEPPI.
UN PRÊTRE.
GENDARMES (*personnages muets*).

Avant le lever du rideau, par l'orchestre : Prélude, suivi d'une introduction avec chœurs. Les cloches de l'église sonnent.

(*Oncle Brasi traverse la scène, par la droite. Il porte sur la tête une botte de foin, qu'il dépose ensuite sous un hangar près de ses écuries.*

Voisine Camilla, sur la terrasse, est occupée à arroser des fleurs.

Des femmes suivent le chemin et se rendent à l'église.

Des enfants, vêtus de blanc et portant des fleurs, s'avancent vers l'église, accompagnés par quelques personnes âgées.

Un paysan, assis sous le hangar, près des écuries, chantonne, la tête appuyée dans les deux mains.

Les cloches de l'église sonnent, appelant les fidèles à la messe.

Tante Philomena entre par le premier chemin, à gauche, serrant des fleurs et des denrées sous son tablier).

Camilla (*l'apercevant*).— On revient du Marché, tante Philomena ?

Philomena.— Dame, c'est Pâques, aujourd'hui, Dieu soit loué ! (*elle rentre chez elle*).

Camilla (*à Santuzza qui entre, agitée, par le premier chemin de droite, la face cachée par sa mantille*).— Tiens ! voisine Santuzza, est-ce aujourd'hui, que vous allez à confesse ?

(*Santuzza redresse la tête vers Camilla et continue à s'avancer sans répondre*).

Oncle Brasi (*à Camilla, de la porte de son écurie*).— Tu ferais mieux de te rentrer, toi, et de t'occuper de tes affaires, vieille mauvaise langue—(*à un gendarme qui paraît sur le seuil de la caserne*)— Cette diable de femme ! elle ne cesse pas de me causer des ennuis.—(*Au paysan assis sous le hangar*) —Arrive ici, Peppi.—(*Ils rentrent tous les deux dans l'écurie*).

Santuzza (*à la porte de la taverne*)—Hé ! bonne Nunzia ?

Nunzia (*de la fenêtre*).— Oh ! c'est toi, qu'est-ce que tu veux ?

(*Le gendarme rentre*).

Santuzza.—N'ayez pas peur de moi, bonne Nunzia, je m'en vais tout à l'heure. Seulement, dites-moi, votre fils est-il là ?

Nunzia.—Et tu es venu jusqu'ici pour trouver mon fils Turriddu ? Il n'est pas à la maison.

Santuzza.—Oh ! Mon Dieu !

Nunzia—Tu sais bien que je n'aime pas qu'on me mêle dans vos affaires !

Santuzza (*soulevant sa mantille*) —Oh ! ne soyez pas si rude avec moi, bonne Nunzia. Ne voyez-vous pas comme je souffre ? Je vous en supplie, pour l'amour de Dieu, dites-moi, Nunzia, si votre fils Turriddu est ici,—par charité !

Nunzia.—Il est parti chercher du vin à Francofonte.

(*Tante Philomena fait le guet à la porte de sa maison*).

Santuzza.—Non, bonne Nunzia, il n'est pas parti. On l'a vu, ici, dans le village, deux heures après la nuit tombée.

Nunzia.—Qu'est-ce que tu me dis-là ? Comment, il n'est pas rentré la nuit passée ?.... Viens ici.

Santuzza.—Non, bonne Nunzia, je ne peux pas entrer chez vous.

Oncle Brasi (*de l'écurie*).— Hé, tante Philomena, c'est aujourd'hui Pâques, et puisque belle-mère et belle-fille ont fait la paix, il faut que nous nous embrassions, nous aussi.

Philomena.— Taisez-vous donc, vous, vieil excommunié.— (*Elle rentre chez elle.*)

Nunzia (*à Santuzza*).— Parle maintenant, qu'est-il arrivé à mon fils Turriddu ?

Santuzza.—Chut ! Ne parlez pas si haut, bonne Nunzia.

(*Entre Peppuzza, au fond, par le premier chemin de gauche avec un panier au bras*).

Peppuzza. — Voulez vous des œufs, M'ame Nunzia ?

Nunzia.—Trois pour deux sous, si tu veux m'en vendre, Peppuzza.—*Montrant du doigt son état.*) Tiens, j'en ai déjà là un tas !....

Peppuzza. — J'aimerais mieux manger mes œufs, en famille, et faire une bonne Pâque, comme les autres, plutôt que de les don